



GRACE BURROWES

Elle rêvait au bonheur

LA FAMILLE WENTWORTH

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Grace Burrowes

Grace Burrowes est une auteure de romance historique. Elle est avec Elizabeth Hoyt une des romancières qui ont renouvelé le genre. Traduits dans le monde entier, ses romans ont conquis des milliers de lectrices.

Elle rêvait au bonheur

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le captif
N° 11315
Le traître
N° 11405
Le chef du clan
N° 11488

LES LORDS SOLITAIRES

1 – Darius
N° 11507
2 – Nicolas
N° 11553
3 – Ethan
N° 11578
4 – Beckman
N° 11773
5 – Gabriel
N° 11777
6 – Gareth
N° 11796
7 – Andrew
N° 12580
8 – Douglas
N° 12665
9 – David
N° 12719

LES FIANCÉES WINDHAM

1 – Le charme caché du Highlander
N° 12115
2 – Un Écossais à Londres
N° 12151
3 – Un Gallois au cœur tendre
N° 12337
4 – Le prix d'un baiser
N° 12432

LA FAMILLE WENTWORTH

1 – Condamnés à s'aimer
N° 13004

GRACE
BURROWES

LA FAMILLE WENTWORTH - 2

Elle rêvait au bonheur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
Par Léonie Speer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

WHEN A DUCHESS SAYS I DO

Éditeur original

Forever, an imprint of Grand Central Publishing,
Hachette Book Group Inc.

© Grace Burrowes, 2019

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

À ceux qui parlent haut et fort

1

Les flancs palpitants du lapin témoignaient d'une bataille presque perdue, d'une âme prête à s'abandonner à la mort.

Duncan Wentworth s'immobilisa sous le couvert des arbres, les yeux fixés sur la créature qui gisait un peu plus loin, l'une de ses pattes arrière retenue par un fin lacet de cuir. Le petit animal avait été pris au piège sur une piste entre la forêt de Brightwell et la rivière, là où l'herbe était encore verte à cette époque de l'année.

Le lapin se débattit soudain en entendant un bruit dans la direction du village. À essayer ainsi de se libérer, il risquait de se blesser grièvement, voire de briser un de ses os délicats.

Un homme corpulent, tête nue et grossièrement accoutré, surgit dans l'espace dégagé.

— En voilà un joli lapin bien gras, marmonna-t-il. Juste la bonne taille pour tenir dans le faitout d'une ménagère.

C'était un braconnier, la bête noire de tout propriétaire terrien. Un braconnier qui ne paraissait pas mourir de faim.

— Je l'avais bien dit à Jeffrey que, les lapins, ils aimaient le trèfle, hein ? Dommage pour toi, petit vaurien.

L'homme s'agenouilla près du lapin, et la lame d'un couteau brilla dans sa main.

— Fais tes prières, stupide bestiole, parce que t'as brouté ton dernier repas. T'es bon pour le marché, ou je m'appelle pas Herman Treacher.

Duncan quitta l'ombre des arbres et s'avança.

— Un instant, s'il vous plaît, monsieur Treacher.

Treacher se redressa, le couteau brandi à hauteur de son ample bedaine.

— Vous êtes sur une propriété privée, m'sieur, lança-t-il. Et arriver par surprise sur un homme armé, c'est pas bien malin.

Il était plus alerte qu'on aurait pu le supposer, et son regard ne quittait pas les mains de Duncan. Un brigand professionnel plutôt qu'un paysan usant de moyens irréguliers pour améliorer son ordinaire.

Duncan s'adossa à l'arbre le plus proche, un jeune chêne qui luttait pour conquérir sa part de lumière parmi ses congénères plus âgés.

Le lapin avait été trop gourmand pour se méfier. Demain, un chien ou un renard mettrait sans doute fin à l'existence d'une créature aussi peu méfiante. Néanmoins, cette forêt appartenait à Duncan. Il en avait recherché la tranquillité après des mois passés à tenter de faire bonne figure au sein de la haute société londonienne. Que Treacher contrecarre ses plans était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

— Il se trouve que nous sommes tous deux sur une propriété privée, rétorqua-t-il, mais que seul l'un de nous est dans son bon droit.

Treacher faisait passer son couteau d'une main à l'autre. Un artifice rudimentaire pour distraire l'attention, auquel Duncan ne se laissa pas prendre.

— C'est moi qui ai une arme, m'sieur. Alors ça fait de vous celui qu'est pas invité à la fête. Allez-vous-en et moi, je m'occupe de mes affaires.

Il ne fallait pas y compter. Braconner dans une forêt était un crime capital. Si Treacher avait le moindre bon sens, il se débarrasserait du témoin avant d'en finir avec le lapin.

Domage pour lui, Duncan n'était pas disposé à se laisser faire.

Le lapin poussa un grognement rauque, un son que Duncan n'avait pas entendu depuis sa jeunesse. Déconcerté, Treacher baissa les yeux une fraction de seconde, laquelle suffit à Duncan pour projeter le couteau au loin et faire tomber l'homme.

S'il n'avait pas la corpulence de son adversaire, Duncan avait passé des années à se bagarrer comme seule la pupille rétive d'un pasteur apprend à le faire. Treacher se retrouva à plat ventre dans l'herbe, un bras tordu dans le dos.

C'est alors que Duncan sentit la piqûre d'une pointe aiguisée entre ses omoplates.

— Lâchez-le, Votre Seigneurie, et je vous laisserai peut-être la vie sauve. Si vous arrêtez pas avec ces bêtises, votre lapin, y sera pas le seul à retrouver son créateur aujourd'hui.

Arrivée de l'officier supérieur, évidemment ! N'ayant pas anticipé ce rebondissement, Duncan héritait de la corvée méritée d'avoir à défendre son lapin contre deux criminels.

Il avait été trop pressé de se servir de ses poings, trop désireux de faire payer ses frustrations au premier imbécile venu. Sans relâcher la pression sur le bras de Treacher, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'assaillant numéro deux était plus petit, son couteau aussi, quoique tout aussi brillant et aiguisé. L'autre couteau, celui de Treacher, se trouvait à deux pas sur la gauche de Duncan – un heureux hasard puisqu'il était gaucher. Il pourrait facilement s'en emparer lorsqu'il se relèverait.

Le lapin avait beau être pris au piège, il avait suffisamment de force pour grogner contre le sort. De même, Duncan s'emploierait à livrer à ces deux imbéciles une bataille plus rude qu'ils ne s'y attendaient.

— Débarrasse-moi de lui, Jeffrey. Ce crétin va me casser le bras.

Pas le casser, non. Le démettre. Ce qui tenait du défi car pour y parvenir, Duncan devait saisir le couteau, se relever, se retourner et affronter Jeffrey, tout cela sans marcher sur le lapin. Pour commencer, il allait adopter l'attitude d'un homme vaincu, qui craignait pour sa vie, puis il...

— Jetez ce couteau !

La voix féminine, irritée, créa la surprise.

— Qui dit ça ? demanda Jeffrey.

— Une femme munie d'un pistolet, répondit Duncan. Et à voir son expression, je dirais qu'elle sait s'en servir. Bonjour, mademoiselle. Duncan Wentworth à votre service. Enchanté de faire votre connaissance.

Elle avait des yeux sombres et des cheveux dont la teinte chaude rappelait celle du pelage estival du vison. De taille à peine moyenne, elle affichait une minceur flirtant avec la maigreur. Elle lui faisait penser au lapin : une petite créature longiligne, prête à bondir.

Ses traits étaient trop appuyés pour qu'on puisse la qualifier de jolie. Des sourcils à l'arc marqué, un menton volontaire, des pommettes un peu trop saillantes... Et pourtant, elle était séduisante. Armée de ce pistolet qu'elle braquait d'un air à la fois dégoûté et impatient, elle était indéniablement charmante.

— Bon sang, Herman, grommela Jeffrey, il a fallu qu'à cause de toi, on tombe sur le propriétaire ! T'avais dit que c'était un lord de Londres qu'avait pas de temps à perdre à la campagne.

— Lâchez ce couteau, ordonna la femme d'un ton de gouvernante ayant épuisé ses dernières réserves de patience. Immédiatement !

— À votre place, je ferais ce que demande cette dame.

Duncan se leva et alla ramasser l'arme que Treacher avait laissée tomber dans l'herbe.

— Après quoi, poursuivit-il, vous seriez bien inspirés de décamper comme si vous aviez tous les démons de l'enfer à vos trousses. Une simple suggestion, conclut-il en éprouvant le tranchant de la lame sur son pouce.

Jeffrey lâcha le couteau, allant même jusqu'à faire preuve de suffisamment de bon sens pour le jeter au loin.

Treacher se remit debout péniblement, et tint son bras droit plaqué contre son torse.

— On décampe, Jeffrey. Tout ça, c'était ton idée. Personne d'autre penserait à venir braconner dans des bois hantés, que tu disais. Maintenant, j'ai mon bras qu'est à moitié fichu, on a pas de lapin, et le lord, il en a après nous.

La femme s'avança pour se positionner entre les hommes et le lapin. Le canon de son pistolet, une arme redoutable qui aurait pu aisément abattre un cheval, ne tremblait pas entre ses mains.

— Au revoir, messieurs, lança Duncan en la rejoignant.

S'il était disposé à laisser partir ces deux bandits, il n'en allait pas de même de la femme.

Après avoir jeté un regard de regret sur le lapin, Treacher s'enfonça entre les arbres, Jeffrey sur les talons.

La femme tomba à genoux à côté du lapin.

— Il faut le libérer. J'ai besoin d'un couteau, le plus aiguisé possible.

Son ton était pressant, presque affolé, alors même qu'elle caressait l'animal avec douceur.

— Faites quelque chose, s'il vous plaît, implorait-elle.

— Si vous l'incitez à se débattre, il peut s'estropier ou, pire, se casser la patte, l'avertit Duncan. Ce qu'il faut, c'est du calme.

Une paire de pinces aurait été idéale, mais la ferme la plus proche était à plus d'un demi-mile, et transporter le lapin avec son piège sur une telle distance n'était pas envisageable.

Tout en réfléchissant à la situation, Duncan observait la femme. Ce n'était pas une jeune fille fraîchement sortie de l'école. Il avait passé de nombreuses années dans des écoles, comme élève puis comme professeur, et elle n'avait pas l'allure de celles ayant consacré leur vie aux études. Sa cape en velours était de belle facture, encore que l'ourlet en était poussiéreux et qu'il manquait un bouton au niveau de la taille.

Elle ne portait pas de gants et ses mains étaient propres. Quel genre de femme cependant se munissait d'un pistolet chargé alors qu'elle se promenait dans une forêt tranquille ?

— Le lacet est attaché à un piquet planté dans le sol, expliqua-t-il. Je vais essayer d'extraire le piquet, cela nous donnera plus de latitude pour dénouer le lacet qui lui retient la patte. Il ne faut pas de gestes brusques afin de ne pas l'affoler.

— C'est quelque chose que vous avez déjà fait, apparemment.

— Oui, souvent.

Encore que pas récemment, hélas.

Après avoir délogé le piquet, Duncan sortit son propre couteau, beaucoup plus petit que ceux des braconniers, et entreprit d'en glisser la pointe dans le nœud de cuir.

Le lapin supporta l'épreuve avec un calme stoïque. À moins que ce ne soient les caresses de la jeune femme qui apaisaient son petit cœur. Duncan se laissa un instant distraire par l'odeur qui émanait d'elle – un parfum d'herbes sauvages avec une pointe de fumée de résineux. Pas le genre de fragrance que l'on respirait dans les salles de bal de Mayfair, mais néanmoins plaisante.

C'était une odeur fraîche et tonique plutôt que féminine.

— Nous y sommes presque, annonça-t-il lorsqu'il eut réussi à desserrer le lien. Encore un instant, et...

Le grossier petit personnage utilisa ses puissantes pattes arrière pour s'extraire du piège avant que Duncan ait le temps d'écarter son couteau. La pointe de la lame lui entama le poignet après avoir tailladé sa manche.

Le lapin détala, s'arrêta le temps de frapper le sol de la patte, puis disparut dans les fougères.

— Il a prévenu ses congénères, expliqua Duncan tout en essayant de retirer sa cravate de sa main valide. Vous parlez d'un remerciement pour ce sauvetage héroïque.

— Laissez-moi faire, intervint la femme en repoussant sa main.

Elle retira l'épingle de la cravate de Duncan et eut tôt fait de dénouer l'étoffe.

— Votre couteau était propre ?

— Oui. Si c'est l'infection qui vous inquiète, il faudrait que je verse le contenu de ma flasque sur la plaie avant que vous ne la bandiez.

Sa flasque se trouvait dans la poche intérieure droite de son manteau, ce qui signifiait qu'il avait besoin de l'aide de la jeune femme pour l'en extraire, sauf à mettre du sang partout sur ses vêtements de ville. Il se moquait éperdument de l'élégance, en revanche gaspiller de l'argent figurait à ses yeux parmi les pires

péchés. Même si gaspiller son temps surpassait encore ce crime.

La jeune femme savait manifestement soigner une blessure, et n'hésita pas à arroser sa plaie de cognac. La vision de Duncan se troubla, ses oreilles se mirent à tinter, mais la sensation de la main de la jeune femme sur son épaule et son calme « tenez bon » l'aidèrent à supporter la brûlure de l'alcool sur sa chair à vif.

— Puisque vous m'avez certainement sauvé la vie, reprit Duncan tandis qu'elle enroulait la cravate autour de son poignet, puis-je me permettre de vous demander votre nom ?

Elle utilisa l'épingle de cravate pour fixer le bandage, qu'elle avait suffisamment serré pour arrêter l'écoulement du sang quoique sans que cela soit inconfortable. La tache rouge qui se forma sur le linge blanc ne s'étendit pas. Ce n'était qu'une égratignure, Dieu merci. Si Duncan avait perdu la vie à cause d'un lapin ingrat, ses cousins de Mayfair se seraient esclaffés autour de sa tombe.

— Il faudra nettoyer cette blessure avec soin, l'avertit l'inconnue. L'alcool est utile, mais le miel est plus efficace. Promettez-moi de ne pas négliger de le faire.

— Elle aura guéri avant que je ne puisse la négliger.

Les Wentworth étaient solides. Ils guérissaient vite et bien – à l'extérieur du moins.

— Vous êtes dans ma forêt, seule, alors que toutes sortes de bandits paraissent rôder. Puis-je vous accompagner là où vous vous rendez ?

La jeune femme s'empara du plus petit des couteaux et tendit le plus long à Duncan.

— Ce ne sera pas nécessaire. Prévenez vos gardes-chasses. Il s'agissait de braconniers professionnels, pas de simples garçons de ferme s'efforçant d'ajouter un peu de viande dans le cellier de leur mère.

Ainsi, elle s'apprêtait à le planter là sans plus de manière ?

— En ce cas, je vous remercie pour votre intervention tout à fait opportune, dit Duncan. Mais j'aimerais vraiment connaître le nom de celle qui m'a si courageusement sauvé.

— Non, c'est inutile. Vous êtes le propriétaire de Brightwell ?

— J'ai cet honneur.

À moins qu'il ne s'agisse d'un défi. Le sens de l'humour de son cousin Quinn était un peu tordu et se teintait toujours d'ironie.

La confirmation que Duncan était le propriétaire de Brightwell parut ennuyer la jeune femme, comme si elle devait compter avec un braconnier supplémentaire sur son lieu de promenade. Elle glissa le pistolet dans une poche de sa cape, secoua le bas de celle-ci puis, en un geste incongru chez une femme pourvue d'un couteau et d'un pistolet, elle salua Duncan d'une révérence.

— Je vous souhaite une bonne journée. Et de grâce, voyez un médecin pour cette blessure.

Duncan n'en ferait rien. Cette maudite égratignure avait abondamment saigné, ce qui augurait d'une prompte cicatrisation. En outre, un médecin coûtait cher.

— Avant que vous n'abandonniez un homme blessé dans les étendues sauvages du Berkshire, puis-je savoir si j'ai rencontré le fantôme de la loge du portier ?

Son éducation était un obstacle épouvantable lorsqu'elle avait besoin ou envie de jurer. Duncan Wentworth était toutefois la courtoisie incarnée et, même si elle avait connu d'abominables jurons, Matilda ne les aurait peut-être pas proférés en sa présence.

Peut-être pas... Sa vie était devenue imprévisible, tout comme ses réactions et ses choix.

— La loge de votre portier est donc hantée elle aussi, comme votre forêt ? parvint-elle à articuler.

Elle luttait si fort contre son envie de fuir que son cœur battait aussi vite que celui du lapin pris au piège. Mais elle avait été témoin de la promptitude avec laquelle réagissait M. Wentworth. Quand elle l'avait repéré, c'était un gentleman nonchalamment adossé à un arbre ; l'instant d'après, le couteau de Treacher volait dans les airs et l'homme se retrouvait face contre terre.

— Je ne peux rien dire des esprits qui vivent dans mes bois...

M. Wentworth ramassa son chapeau de feutre cabossé et le frappa plusieurs fois contre sa cuisse.

— Si j'étais un braconnier intelligent, je ferais courir le bruit que la forêt de Brightwell est hantée, puis je donnerais corps à la rumeur en la sillonnant avec une torche par une nuit sans lune. Un gamin faisant l'école buissonnière pour vider une bouteille de vin chipée à son père rapporterait avoir vu des fantômes. Et voilà, ma forêt serait hantée !

Il avait plus ou moins deviné ce que Matilda entendait faire.

— Et la loge du portier, monsieur Wentworth ?

Il arracha le lien de cuir du piquet, le fourra dans sa poche, puis jeta le piquet. Matilda l'entendit tomber dans l'eau bien que la rivière fût à une vingtaine de pas.

— La loge est inhabitée, comme le reste des dépendances, répondit-il. Lorsque je me suis engagé dans l'allée la nuit dernière, guidé par la lune, quel n'a pas été mon étonnement de voir de la fumée sortir de la cheminée. Aucune lampe n'était allumée, les volets étaient fermés, pourtant il y avait manifestement quelqu'un à l'intérieur de la maison.

Il remarquait donc de la fumée en pleine nuit ? Matilda aurait volontiers laissé échapper quelques jurons !

— Peut-être que Jeffrey et M. Treacher ont profité de votre hospitalité ?

M. Wentworth lui faisait penser au lacet de cuir qui avait piégé le lapin. Fin, souple et solide. Encore que sa force n'était pas d'emblée discernable sous ses vêtements impeccablement coupés et ses bonnes manières.

C'était aussi un homme attentif à son environnement, un trait de caractère qui le rendait redoutable, voire haïssable aux yeux de Matilda.

— Peut-être que vous-même accepterez de profiter de mon hospitalité, répliqua-t-il. Je viens d'arriver à Brightwell, et j'aimerais faire plus ample connaissance avec une voisine dont l'apparition opportune m'a tiré d'un mauvais pas.

Non, Matilda n'était pas sa voisine. Et il lui arrivait fréquemment, bien sûr, de prendre l'air dans des bois qui ne lui appartenaient pas, et de braquer un pistolet sur des bandits.

— N'attachez pas trop d'importance à la chose, monsieur Wentworth. Je dois vraiment m'en aller. Au revoir.

Alors qu'elle empoignait ses jupes pour se diriger vers la rivière, M. Wentworth la retint par le bras.

— Je me dois d'insister, mademoiselle. Midi a sonné, j'ai omis de prendre un petit déjeuner, et ma cuisinière sera furieuse si je néglige aussi le déjeuner. Vous m'avez rendu un grand service, et le moins que je puisse faire est de vous offrir un repas.

Le ton de son invitation balançait entre une vague supplication et une menace encore plus vague. Matilda ne crut pas un instant à la supplication, malgré sa sincérité apparente. En revanche, elle n'osa passer outre la menace, car il pourrait la faire arrêter pour avoir

occupé sans autorisation un bâtiment de sa propriété. Avec son air sérieux, il pourrait aisément convaincre le juge qu'elle méditait de braconner sur ses terres.

Et puis, sa menace était assortie d'un repas gratuit.

Ce soir, elle serait à dix kilomètres de là, bien qu'elle ait eu l'espoir de passer l'hiver à Brightwell. La propriété appartenait autrefois à un duc âgé, mort sans postérité. Il y a fort longtemps, Matilda et son père s'arrêtaient régulièrement à Brightwell lors de leurs voyages d'été. Sa Grâce se séparait d'un tableau en échange d'un manuscrit ou d'une statuette, et le père de Matilda repartait plus riche d'avoir profité de l'hospitalité ducale pendant une quinzaine de jours.

Durant la semaine passée, la loge du portier avait été pour elle un sanctuaire. Elle commettait cependant un délit, bien sûr, ce à quoi son éducation ne l'avait pas plus préparée qu'à enchaîner les jurons.

Tandis que Matilda réfléchissait, non sans déplorer son manque d'aptitude pour les activités criminelles, M. Wentworth feignait d'admirer les feuillages aux couleurs d'automne. Grand, brun, il paraissait assorti aux arbres qui perdaient leurs derniers atours estivaux. Matilda le rangea dans la catégorie « incontestablement mûr ». Trente ans bien sonnés, mais pas encore quarante. Il vieillirait bien, lentement, et la plupart des femmes continueraient de le trouver séduisant.

Aux yeux de Matilda, il constituait un sérieux problème.

— La maison est dans cette direction, reprit-il avec un geste de la main. La journée est suffisamment fraîche pour justifier un petit cordial, et je suis d'humeur à jouir aussi d'une soupe d'orge et d'un pot-au-feu. Mes goûts ne sont pas raffinés, au grand désespoir de ma cuisinière.

Par tous les séraphins triplement ailés ! Un verre de vin chaud, épicé... Une assiette de viande fumante...

Les jambes de Matilda se mirent en branle sans même attendre qu'elle le leur ordonne. Cela faisait des semaines qu'elle n'avait pas mangé de pain frais, et elle n'avait pas vu un morceau de beurre depuis qu'elle avait perdu son emploi à l'auberge.

— Je ne pourrai pas rester longtemps, monsieur Wentworth.

— Toutes les dames disent cela, ce qui est une façon de me rappeler que je suis un piètre compagnon. Ma table est modeste, ma conversation ennuyeuse, et il n'y a rien que j'apprécie davantage que la compagnie de philosophes morts depuis des siècles. Vous pourrez vous contenter de deux morceaux de jambon et d'une cuillère de compote, et repartir. À condition d'être encore éveillée. Des dames sont connues pour avoir rattrapé leur retard de sommeil lorsqu'elles m'ont eu comme voisin de table.

Il se moquait de lui-même, pourtant Matilda ne parvenait pas à s'en amuser. Le désespoir vous ôtait le sens de l'humour, du repos, du plaisir, de toutes les bonnes choses de la vie. Surtout depuis l'arrivée de l'automne. Les larcins nocturnes dans les jardins n'étaient plus possibles, et il ne restait plus de fruits à grappiller dans les vergers. Il arrivait souvent à Matilda de consacrer ses dernières réserves d'énergie à ramasser des feuilles mortes pour faire du feu.

Elle avait eu l'intention de s'engager comme domestique, de mettre de l'argent de côté, puis de quitter l'Angleterre. Hélas, ses plans avaient échoué !

— Vous me trouvez déjà ennuyeux, constata M. Wentworth. Je parlerais bien du temps qu'il fait, mais j'aurais l'impression de commenter une évidence puisque nous sommes dehors.

— Dites-moi pourquoi vous avez quitté Londres pour venir ici.

— Comment savez-vous que je viens de Londres ?
Oh, flûte !

— Vous êtes arrivé hier de quelque part. Votre tenue, à part le chapeau, est exquise. On peut supposer que vos vêtements viennent de Londres, même si ce n'est pas le cas de votre personne.

Et voilà, Matilda venait d'admettre qu'elle reconnaissait au premier coup d'œil la patte d'un tailleur de Bond Street – une sottise consternante de sa part.

— Je suis originaire du Yorkshire, répliqua-t-il. Je me suis installé à Londres voilà quelques années pour vivre auprès de ma famille. Et jusqu'au mois dernier, je considérais que mon foyer était là-bas.

Au sortir de la forêt, ils pénétrèrent dans le parc qui s'étendait jusqu'aux terrasses à l'arrière de Brightwell. Les jardins faisaient peine à voir : haies échevelées, statues renversées, vasques fendues. Dire qu'autrefois, Matilda trouvait la paix derrière ces mêmes haies...

— On pourrait dire qu'il s'agit d'une métaphore, commenta M. Wentworth en s'arrêtant pour contempler la scène.

En dépit du soleil, elle était mélancolique. Un tapis de feuilles mortes recouvrait les parterres négligés, des mousses s'accrochaient aux murs, et une odeur de feu de bois s'attardait dans l'air. L'hiver approchait avec l'implacabilité d'un cortège funèbre.

— Certains trouveraient que ces jardins sont romantiques, fit remarquer Matilda.

Une tentative de bon aloi pour entretenir la conversation.

— « Certains » seraient idiots. Rien que le coût de la remise en état... Mais parler argent n'est pas convenable. Je vous ai promis un repas. C'est par ici.

Il partit à grandes enjambées sur le chemin gravillonné, sans affecter d'accorder son pas à celui de Matilda, ni lui proposer un bras inutile sur lequel s'appuyer. Si elle ne maîtrisait pas les mots orduriers, M. Wentworth avait apparemment peu de goût pour les afféteries mondaines.

C'était une qualité appréciable chez un homme, comme elle s'en était aperçue trop tard.

Il la conduisit jusqu'à une porte qui ouvrait sur un vaste hall. Une volée de marches descendait dans ce que Matilda savait être les cuisines, les garde-manger et les caves ; par le grand escalier, on accédait à l'étage où se trouvaient la plupart des pièces de réception – les divers salons, la bibliothèque, le salon de musique, la galerie.

Entre les rayons du soleil qui se déversaient par les hautes fenêtres et la chaleur qui montait des cuisines, l'endroit lui parut divinement confortable.

— Puis-je vous débarrasser de votre cape ? s'enquit M. Wentworth.

Matilda aurait préféré la garder. Sa robe était correcte, certes. Elle avait vendu toutes ses luxueuses toilettes parisiennes dans la semaine qui avait suivi son départ de la maison. Cependant, avec chaque vêtement qu'elle ôtait, elle devenait plus facile à décrire. Une cape de velours pourpre était simple à identifier. Associée à une robe de lainage gris, à des manchettes austères, à des bottines fermées par des lacets effrangés et raboutés par des nœuds, elle faisait d'elle une femme particulière, susceptible d'être remarquée par des personnes particulières.

Le regard de M. Wentworth suggérait qu'il savait tout cela. Mentir ne servirait donc à rien. Matilda commença à déboutonner sa cape.

— On peut se demander comment cette propriété vous est revenue, dit-elle. La maison est solide, et les gens du pays se souviennent de Brightwell comme d'un beau domaine.

— Les gens du pays âgés de plus de soixante-dix ans, peut-être. Brightwell m'a été imposé. La salle à manger est par ici.

Cette réponse évasive réconforta Matilda. Un homme ayant des secrets représentait une moindre

menace pour une femme ayant elle-même des secrets. Elle suivit M. Wentworth dans un couloir sans poussière ni toile d'araignée, mais dépourvu également d'œuvres d'art, de meubles ou de fleurs.

— Le dernier gardien a dévalisé les lieux, expliqua M. Wentworth en l'invitant à entrer dans la salle à manger, au prétexte qu'il fallait vendre des biens afin de régler les dépenses. Mais quel genre de dépenses une maison inoccupée exige-t-elle ? Heureusement, les voleurs n'ont pas été assez hardis pour s'attaquer au mobilier de grande taille, et ils étaient trop ignorants pour subtiliser les plus belles œuvres d'art.

Que penserait M. Wentworth d'une femme qui avait subtilisé des pommes, des œufs, des haricots et autres denrées ayant échappé à l'attention de leurs propriétaires légitimes ?

Cette question perdit toute pertinence lorsque des effluves de pain frais, de viande en sauce et de jambon parfumé aux clous de girofle lui chatouillèrent les narines. La faim avait aiguisé ses sens, transformant la « table modeste » de M. Wentworth en festin.

Sur un guéridon près de la cheminée étaient posées une cuvette en porcelaine et une aiguère.

— Honneur aux dames, déclara M. Wentworth en versant de l'eau dans la cuvette.

Sur la même petite table étaient disposés en éventail des carrés d'étoffe. Pour la première fois depuis des semaines, Matilda se prépara à tremper ses mains dans l'eau chaude.

— Je devrais vous faire conduire dans une chambre d'invité pour accomplir ce rituel, enchaîna M. Wentworth, mais mes domestiques n'attendaient pas de visite.

Pendant que Matilda se lavait les mains et, subrepticement, se tamponnait le visage avec une serviette humide et chaude – délices indescriptibles –,

M. Wentworth retourna vers la porte pour s'entretenir avec une personne dans le couloir.

Il se lava ensuite les mains tandis qu'un valet disposait un second couvert sur la table, s'inclinait et sortait. À peine M. Wentworth avait-il invité Matilda à s'asseoir qu'une servante entra, un châle matelassé doublé de flanelle à la main.

Il s'en empara et le drapa sur les épaules de Matilda. On avait dû étendre le châle devant le feu car la flanelle était chaude.

Cela faisait trois jours que Matilda n'avait pas mangé, plusieurs semaines qu'elle ne s'était pas reposée convenablement, et une éternité qu'elle ne s'était pas sentie vraiment bien. Le pur plaisir d'être enveloppée dans ce châle douillet faillit lui tirer des larmes.

— Commençons par le potage, voulez-vous ? proposa M. Wentworth avant de lui en servir une portion généreuse.

Il posa le bol devant elle et, l'espace d'un instant, Matilda savoura la sensation de la vapeur qui montait vers son visage. Le parfum était vigoureux, le goût... Oh, ce goût ! Salé, odorant, riche, avec une pointe d'épice. De l'estragon, peut-être, et du poivre, incontestablement.

Elle vida son bol lentement, à petites gorgées, car elle savait ce qu'il en coûtait de se montrer vorace après un jeûne prolongé. M. Wentworth, de son côté, avalait des quantités prodigieuses sans se départir de ses manières distinguées.

Ce repas aurait dû se dérouler dans une atmosphère empruntée. Une dame ne déjeunait pas en tête à tête avec un gentleman, et encore moins lorsque ledit gentleman ne lui avait pas été présenté.

Une dame n'hésitait pas non plus entre grelotter toute la nuit ou consacrer ce qu'il lui restait d'énergie à ramasser du petit bois. Elle ne considérait jamais l'hiver comme un ennemi mortel, ni ne convoitait le

linge d'une fermière mis à sécher sur un fil. Les dames ne connaissaient pas leur chance.

— Un autre petit pain ? s'enquit M. Wentworth en lui tendant la corbeille.

— Non, je vous remercie.

Lorsqu'il se releva pour aller se servir une autre tranche de jambon, Matilda fourra deux petits pains beurrés dans la poche de sa robe. Quand bien même on lui aurait dit que chacun d'eux lui vaudrait un mois de séjour en enfer, elle aurait été incapable d'y renoncer.

Elle réussit également à subtiliser une épaisse tranche de jambon, qui alla rejoindre les petits pains. Elle s'obligea toutefois à s'en tenir là. Elle ne s'autorisa que trois bouchées de compote de poires, consciente que les sucreries ne valaient rien à un estomac affamé. Elle but en revanche deux tasses de thé de Chine, noir et brûlant, et ce fut presque le plus revigorant de tout le repas.

Elle hésitait à s'en servir une troisième tasse lorsque M. Wentworth se leva et revint avec un plat garni de petits gâteaux.

— Je suis un bec sucré, dit-il, comme s'il avouait un penchant excessif pour les jeux de hasard. Si c'est aussi votre cas, servez-vous. Ce qui restera ne sera pas perdu.

Il se mouvait aisément, sans paraître gêné par son poignet blessé. Il avait mangé avec appétit et n'avait pas demandé à un valet de les servir. Certes, beaucoup de hobereaux ne disposaient pas d'un personnel nombreux. Mais Matilda pressentait que M. Wentworth était autre chose, peut-être davantage, qu'un simple hobereau.

Il ne lui avait pas posé d'autres questions personnelles, ce dont elle se réjouissait. Car tout ce qu'elle avait à lui offrir était une histoire de veuve

en difficulté, qu'il identifierait aussitôt comme hâtivement construite et peu crédible.

Après s'être rassis à l'extrémité de la table, il se versa une autre tasse de thé.

— J'espère que le repas vous a plu ?

— Beaucoup. Votre cuisinière mérite des félicitations.

Si c'était là ce qu'il qualifiait de repas modeste, quel serait le menu lors d'un grand dîner ?

— Vous avez suffisamment chaud ?

— Je suis très bien, assura Matilda, non sans se demander où il voulait en venir. Je vous remercie de votre hospitalité, monsieur Wentworth, mais je dois partir. Malgré des circonstances pour le moins inhabituelles, j'ai beaucoup apprécié ce déjeuner.

Si le ciel était de son côté, M. Wentworth allait à présent rechercher la compagnie de ses vénérables philosophes, et non insister pour la raccompagner. Les possessions de Matilda étaient restées dans la loge du portier et, si maigres soient-elles, elle ne pouvait pas les y abandonner.

Elle se força à accompagner ses paroles d'un sourire gracieux, tout en étant consciente que son regard devait trahir son anxiété.

M. Wentworth fit courir son index sur le bord de son verre.

— La porte est fermée à clé, mademoiselle. Aucun domestique ne nous dérangera. Vous bénéficiez plus ou moins de l'intimité d'un confessionnal, et je suggère que vous vous en serviez à votre avantage. Mon valet de pied a trouvé dans la loge du portier un havresac. Il contenait les quelques effets qu'une femme en difficulté peut posséder. Tout m'incite à penser que vous aviez l'intention de voler le lapin pris au piège, et que mon arrivée a fait échouer votre plan.

Enfer et damnation !

La clé était restée dans la serrure. Il s'agissait donc moins d'empêcher Matilda de sortir que les domestiques d'entrer. L'inconvenance de ce geste était aussi grande que la perspicacité qui l'avait inspiré.

Matilda aurait pu lui jeter le contenu de son verre dans les yeux, comme le lui avait appris une servante d'auberge, et s'enfuir. Mais sa cape se trouvait quelque part dans la maison, de même que ses affaires. S'en aller sans elles serait de la folie.

Elle aurait pu se mettre à pleurer et inventer une histoire, même si M. Wentworth ne paraissait pas du genre à se laisser émouvoir par des larmes.

Ou alors elle pouvait lui servir le récit qu'elle avait mis au point, en y instillant quelques bribes de vérité. Un pickpocket lui avait expliqué qu'un peu d'honnêteté rendait un mensonge plus crédible. Il avait beau n'avoir guère plus d'une dizaine d'années, sa bonne santé témoignait de son agilité et de son aptitude au boniment.

— J'avais pensé tuer le lapin avant le retour des braconniers, reconnut-elle. Et j'en ai été incapable. J'ai passé un bon quart d'heure sous les arbres, à débattre avec moi-même. Puis vous êtes apparu à la lisière de la forêt.

Au fil de cette confession, une boule s'était formée dans la gorge de Matilda. Non pas parce que tenir en joue des hommes armés l'avait bouleversée. Au contraire, sur le moment, elle s'en serait presque gloriifiée, et ce sentiment-là était dérangeant. Ce qui l'avait bouleversée, c'était que le lapin ait recouvré la liberté.

Elle s'était vu épargner la terrible décision de tuer une créature innocente.

M. Wentworth lui versa une troisième tasse de ce thé délectable.

— Avoir le cœur tendre est parfois un fardeau dont on ne se débarrasse jamais. Poursuivez...

Une douleur sourde pulsait dans le poignet blessé de Duncan, et le simple fait de soulever la théière aggravait les élancements. Quel imbécile de s'être servi d'une lame aiguisée au voisinage d'une créature désespérée ! De deux créatures désespérées, même.

La jeune femme avait mangé avec la retenue précautionneuse de celle qui mourait de faim, et ses mains tremblaient lorsqu'elle avait bu une première, puis une deuxième tasse de thé.

— Je serais peut-être capable de tirer sur un gibier en liberté, reprit-elle, en revanche, de voir cette pauvre bête prise au piège... Et c'était ma faute, voyez-vous.

— Vous aviez tendu le piège ?

Elle laissa tomber un petit morceau de sucre dans sa tasse, ce dont elle s'était abstenue jusqu'à présent.

— J'ai dérangé le lapin en marchant, et à cause de moi, il s'est précipité dans le piège.

En sus d'un cœur tendre, elle possédait donc une conscience, ce qui ne l'empêchait pas de dissimuler un pistolet dans une poche de sa grande cape. Ainsi que des petits pains beurrés dans celle de sa robe... Duncan supposa que la partie de son cerveau qui remarquait ce genre de détail était la même que celle qui s'était délectée de la nouveauté et de la variété offertes par les capitales européennes.

Cette femme était intéressante. Une anomalie dans le paysage sinistre des responsabilités et des corvées qui lui incombaient. Une fois de plus, il maudit la générosité ambiguë de son cousin Quinn.

— Dois-je sonner pour que l'on nous apporte davantage de thé ? demanda-t-il.

— Non, merci. Je dois m'en aller.

— Mademoiselle, vous devez rester. La mère de mon valet de pied souffre des genoux, preuve incontestable que la première neige de l'année va bientôt tomber. Et la température a chuté durant les deux heures que j'ai passées à inspecter mes bois.

Deux heures à éviter la ferme du domaine, les jardins, la laiterie, les métayers, le pasteur, et la curiosité de la femme du pasteur...

— Et donc, plus vite je m'en irai, mieux cela vaudra, rétorqua-t-elle.

Elle gardait la tasse de thé au creux de ses mains, comme pour en absorber la chaleur.

— Je ne peux vous le permettre. Vous êtes mon invitée et je vous soupçonne d'être une demoiselle en détresse. Permettez-moi d'incarner le chevalier errant qui arrange les choses dans la mesure de ses moyens.

N'importe quel chevalier doué de raison savait que, s'il devait aider les demoiselles en détresse, c'était pour qu'elles emportent ailleurs leurs problèmes et leurs difficultés. Sauf que Duncan ne voulait pas que cette femme s'en aille, ce qui n'était pas bien de sa part.

En plus d'être un antidote à l'ennui, elle était aussi une diversion face au poids du ressentiment. Lorsque dans sa prochaine lettre Quinn lui demanderait un compte rendu de l'évolution de la situation, il pourrait lui répondre que sa forêt était devenue un foyer de violence et de crime, et que des bandits armés et des jouvencelles intrépides y rôdaient.

Malheureusement, ce cher Quinn se précipiterait aussitôt à Brightwell. Il serait hors de question que

la famille Wentworth autorise Duncan à profiter seul d'un tel divertissement.

En outre, son invitée était-elle seulement une jouvencelle ? Cela restait à prouver.

— Je répugne à m'imposer, murmura-t-elle, tête baissée. Vous avez déjà fait preuve d'une telle générosité.

Elle ne reposa pas sa tasse, ni ne se leva, et Duncan savait pourquoi. Cette porte fermée à clé, le feu qui crépitait dans la cheminée, les restes d'un repas copieux, tout cela faisait de cette salle à manger confortable un refuge contre la cruauté d'un monde impitoyable. Cette femme aspirait à un sanctuaire, et Duncan en profiterait sans scrupule pour l'empêcher de prendre un congé précipité.

— Je n'ai fait que vous offrir un repas, confectionné avec des provisions qui sont plus qu'abondantes. De votre côté, vous êtes intervenue alors que je me trouvais dans une situation très délicate. Je suis votre obligé, et les Wentworth règlent toujours leurs dettes.

En vérité, il aurait suffi de quelques secondes à Duncan pour neutraliser le premier braconnier et désarmer son compère. Toutefois une créature dotée, comme elle, d'un sens moral, avait sûrement besoin d'une raison moralement irréprochable pour accepter de l'aide.

— J'aurais fait la même chose pour n'importe qui, assura-t-elle. Ce n'était rien du tout.

Duncan avait veillé à ne pas toucher son invitée, sauf lorsqu'il avait drapé le châle sur ses épaules. Il ne lui avait pas offert son bras pour traverser les jardins dévastés, ne lui avait pas baisé la main, ne l'avait pas aidée à se débarrasser de sa cape.

Il se surprit pourtant à lui tapoter le poignet, lequel était d'une maigreur alarmante.

— Ma vie, bien qu'insignifiante au regard de l'univers, n'est pas *rien*, rétorqua-t-il. À cet instant précis,

je pourrais être allongé dans l'herbe au milieu d'une mare de sang, un couteau planté entre les côtes. Mon sort aurait été de mourir exsangue, ce qui ne doit pas être plaisant. Ou, plus douloureux encore, de succomber à la faim et au froid. On n'aurait jamais identifié les coupables et je n'aurais alors eu d'autre choix que de vraiment hanter cette forêt.

Les mains de la jeune femme, serrées autour de la tasse, étaient trop minces, et ses veines dessinaient un réseau bleuâtre sous sa peau pâle. Son sourire, cependant, fut d'une chaleur inattendue. Tout son visage s'illumina, son regard s'adoucit, et ses lèvres entrouvertes révélèrent une rangée de dents blanches. Son expression se fit imperceptiblement malicieuse.

— Vous avez une imagination portée sur le drame, monsieur Wentworth.

Stephen Wentworth, l'unique pupille de Duncan pendant plusieurs années, prétendait pourtant qu'il n'avait aucune imagination.

Une fois n'est pas coutume, Stephen avait tort, semblait-il.

— J'utiliserai cette imagination pour inventer toutes sortes d'histoires horribles sur le sort qui attend une femme seule dans ce comté hostile. Le mauvais temps et les criminels figurent parmi les moindres dangers. Suis-je censé m'arrêter dans une auberge sur la route de Londres, le mois prochain, et y apprendre qu'une inconnue – celle-là même qui m'a sauvé la vie aujourd'hui – a été retrouvée morte de froid dans une étable ?

Duncan n'était pas affligé d'un cœur tendre. Du moins, plus maintenant. En revanche, il avait une sainte horreur du gaspillage. Qu'il puisse jouir d'une demeure dotée de quatorze chambres pendant que cette femme cherchait à se réchauffer au milieu des vaches était pour lui un affront au bon sens.

Et puis, au diable les convenances ! Certes, il était le neveu d'un pasteur – à cela, il ne pouvait rien changer –, mais il était aussi un Wentworth.

La jeune femme reposa sa tasse de thé, qui devait être tiède à présent.

— Il fait plus chaud dans les bergeries, fit-elle remarquer. Les plafonds sont plus bas, les animaux moins nerveux, et ils laissent des touffes de laine.

Elle se tut. Dans le nord du pays, on appelait ces touffes de laine des *hentilagets*. Les enfants pauvres les collectaient sur les haies et dans les ronciers. Une fois cette laine grossière filée, elle servait à tricoter des chaussettes. Duncan se rappelait fort bien le toucher rêche et grasseux de cette laine, les épines indélogables qui s'y mêlaient, et sa joie lorsqu'il avait réussi à gagner quelques pièces.

Son oncle avait hélas déclaré que cet argent devait aller dans le tronc pour les pauvres, et Duncan avait perdu tout enthousiasme pour le ramassage des flocons de laine.

— Permettez-moi de vous aider, dit-il. J'ai même encore mieux à vous proposer : pourquoi ne m'aideriez-vous pas ?

La curiosité de la jeune femme fut manifestement piquée, même si elle dévisagea Duncan avec l'incertitude méfiante de celle qui n'a pas une très bonne opinion des hommes. Voire qui en a une très mauvaise.

— En quoi auriez-vous besoin d'aide ?

— Je suis un lettré d'intelligence modeste qui, au cours de ces dernières années, a beaucoup voyagé en Europe. J'aimerais retranscrire mes notes pour une éventuelle publication.

Sauf qu'à cause de ce cher cousin Quinn – puisse-t-il être écrasé sous le poids de sa couronne ducale ! – Duncan n'avait plus de temps à consacrer à ses transcriptions.

— Vous avez besoin d'une copiste ? D'une secrétaire ?

— Grand besoin, oui. Mon écriture est abominable. Si vous avez la plume légère et lisible, vous êtes la personne qu'il me faut.

Elle posa sur son assiette un gâteau recouvert d'un glaçage au citron.

— Quel serait mon salaire ?

Duncan énonça un chiffre modeste. Pas suffisamment bas pour être insultant, pas non plus trop haut, histoire de ne pas ajouter à sa méfiance évidente.

— Plus le logement et les repas, bien sûr, précisa-t-il. Nous prendrons ces derniers ensemble, afin de pouvoir parler du travail sans empiéter sur le reste de la journée.

Elle mordit dans le gâteau au citron, et ferma les yeux comme si le nectar des dieux coulait dans sa gorge. Duncan s'apprêtait à s'emparer d'un gâteau à la framboise lorsqu'il s'aperçut qu'il guettait un nouveau sourire de sa part.

— Je prendrai le dîner avec vous, déclara-t-elle. Pour le petit déjeuner, ce sera un plateau dans ma chambre. Quant au déjeuner, sans doute un plateau dans la bibliothèque. Vous avez bien une bibliothèque, n'est-ce pas ?

— En grande partie dépouillée de ses livres. Mais, oui, j'ai une bibliothèque.

Les livres étaient des biens monnayables, tout comme les tables de petite taille, les lampes, les tapis et l'argenterie.

— Parlez-vous français ? s'enquit-il.

— Oui. Je n'ai toutefois pas pratiqué depuis un certain temps, avoua-t-elle, toujours circonspecte.

— Vous parlez d'autres langues ?

— Je connais assez d'italien pour déchiffrer un libretto, grâce à de solides connaissances en latin, et l'allemand de la vie courante. J'ai une bonne

maîtrise du russe oral, mais son écriture me pose plus de problèmes.

Duncan eut l'impression qu'elle ne lui dévoilait pas toute l'étendue de ses capacités. Il en avait toutefois appris suffisamment. Soit cette femme avait beaucoup voyagé, soit elle avait reçu une bonne éducation, peut-être les deux.

Une fille de diplomate ?

— Vous êtes la personne idéale pour me seconder, conclut-il. Je vais demander à ma gouvernante, Mme Newbury, de vous faire visiter la maison et de vous conduire dans une des chambres réservées aux invités. Nous pourrions commencer à travailler demain, après le petit déjeuner.

Duncan se prépara à affronter une salve de remerciements. En réalité, peu lui importait qu'on fasse du feu dans une cheminée de plus ou qu'on nourrisse une bouche supplémentaire. Restaurer Brightwell selon les désirs de Quinn était un défi impossible à relever, et ce n'étaient pas les quelques sous dépensés qui feraient la différence. De toute façon, il doutait que sa nouvelle secrétaire s'attarde très longtemps dans la place.

Après avoir fini le gâteau au citron, elle termina son thé.

— Je peux trouver mon chemin jusqu'aux cuisines, monsieur Wentworth. Et je suis certaine d'y croiser la gouvernante. Aviez-vous autre chose à me dire ?

N'était-ce pas extraordinaire ? Cette femme, qui n'avait probablement pas mangé un repas correct depuis des semaines, lui donnait congé, à lui !

— J'ai deux questions à vous poser. Et vous y répondrez honnêtement ou mon offre d'emploi sera nulle et non avenue.

— Je vous en prie, faites, dit-elle en posant un autre gâteau au citron sur son assiette.

— Êtes-vous mariée ?

— Non.

Duncan en fut soulagé. Cette simple négation avait paru résonner dans les airs, comme vibrante d'un soulagement muet. La jeune femme avait donc fui sa famille ou, qui sait, la justice du roi.

— Comment vous appelez-vous ?

Elle se leva. Le gâteau ayant disparu de l'assiette, Duncan en conclut qu'il se trouvait à présent dans sa poche. Sauf qu'il n'avait absolument rien vu du passage de l'une à l'autre.

— Vous pouvez m'appeler... Mlle Maddie.

— Pour « Madeline » ?

— Mlle Maddie conviendra très bien.

Duncan se leva à son tour. Parce qu'il était un gentleman, et parce qu'il voulait arriver avant elle à la porte.

— Je peux difficilement rédiger une traite bancaire au nom de Mlle Maddie.

— En ce cas payez-moi en liquide.

Elle fit tourner la clé dans la serrure, se faufila dans l'entrebâillement et s'éloigna dans le couloir d'un pas vif.

Duncan resta sur le seuil le temps de s'assurer que Mlle Maddie prenait bien l'escalier menant aux cuisines. Puis, après avoir rassemblé les derniers gâteaux, il se prépara à partir à la recherche des notes prises lors de son long voyage sur le Continent.

Elles étaient quelque part dans la maison, mais où ? Avait-il ordonné au personnel de les ranger dans le bureau ? Il avait jusqu'au lendemain matin pour les retrouver.

Soit les domestiques étaient très bien formés, soit ils étaient désespérément attachés à leurs gages. Toujours est-il que trente minutes après s'être empiffrée à la table du déjeuner, Matilda se plongeait dans son premier bain chaud depuis bien trop longtemps.

Elle alla jusqu'à se laver les cheveux car Dieu seul savait quand une telle occasion se représenterait.

Mme Newbury, une femme sculpturale d'origine africaine, avait décidé que la visite des lieux pouvait attendre que l'invitée de M. Wentworth soit installée. Elle avait laissé à Matilda une robe de velours marron à taille haute un peu démodée, et cependant merveilleuse de confort et de chaleur.

Matilda explorait sa chambre lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez !

— Pardon de vous déranger, Mademoiselle, dit la servante avec une pointe d'accent du Nord. Je viens voir si vous avez besoin de quelque chose. Et puis, je dois sortir les seaux dans le couloir pour les valets.

— Vous ne me dérangez pas du tout, assura Matilda. Vous êtes du Yorkshire, n'est-ce pas ?

La jeune fille, blonde et solide, remplit ses deux seaux avec l'eau du bain.

— Oui, Mademoiselle. Mme Newbury, elle dit que les gens du Nord, c'est des bons travailleurs. M. Wentworth, il a été élevé dans le Yorkshire.

Elle alla déposer les seaux dans le couloir et revint avec deux autres vides.

— M. Wentworth n'a acquis Brightwell que récemment, n'est-ce pas ? s'enquit Matilda.

— Oui. Il l'a eu de son cousin, qui l'a eu du vieux duc. Mme Newbury, elle dit que l'endroit est tombé en ruine, mais M. Wentworth, il va le remettre sur pied, vous allez voir ça. Il y a des bons métayers dans les fermes, maintenant. Les genoux de la mère de M. Manner, ils disent qu'on va avoir de la neige...

Elle apporta encore deux seaux vides, les remplit d'eau et les reposa dans le couloir.

— Savez-vous quand ma robe sera nettoyée ? s'enquit Matilda.

— On fait la lessive le lundi. Mme Newbury est montée au grenier pour vous trouver d'autres vêtements. On a plein de robes là-haut, de quoi habiller la moitié de Londres. Je vais vous faire monter le plateau avec le thé, si vous voulez ?

Tout en parlant, la jeune fille poussait le tub à roulettes vers la porte, s'efforçant d'avancer lentement pour ne pas faire clapoter l'eau qui restait au fond.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Matilda.

— Le thé, c'est pas de la peine. Le maître, il sonne pour un plateau à n'importe quelle heure. Et là, quand une personne normale resterait à l'intérieur devant un bon feu, vous savez où il est ? Il traîne dans le jardin ! Les gens de qualité, ils sont bien bêtes quelquefois. Enfin, je dis ça, je dis rien.

— Comment vous appelez-vous ?

Poser cette question était difficile. Matilda avait appris que donner son nom était un acte de confiance.

— Molly Danvers, Mademoiselle. Je suis la servante de l'étage maintenant qu'on a une invitée, et vous ne devez pas faire attention à tout ce que je dis. Je suis un vrai moulin à paroles.

La jeune fille était amicale, comme pouvait l'être une domestique heureuse dans la maison qui l'employait.

— Si vous voulez bien m'apporter du thé dans une heure environ, ce serait très bien.

Matilda savait que des collations fréquentes convenaient mieux à un estomac fragilisé que des repas copieux. Cette sagesse lui venait des blanchisseuses de l'auberge où elle avait brièvement travaillé. Elle avait été renvoyée après avoir succombé au sommeil une fois de trop.

Les autres employées avaient fait ce qu'elles pouvaient pour elle. L'une d'elles lui avait offert une paire de bas de laine, d'autres lui avaient glissé dans la main quelques pennies, pourtant difficilement gagnés.

Toutes savaient que renvoyer une servante au seuil de l'hiver, c'était la condamner à mort.

Et pourtant, Matilda n'avait pas repris la direction de la maison.

Après avoir refermé la porte derrière Danvers, elle s'approcha de la fenêtre. Dans le jardin en contrebas, un homme coiffé d'un chapeau de feutre déformé taillait dans les haies buissonnantes avec une faux à long manche. À chaque passage de la lame, une volée de rameaux tombait sur le sol. M. Wentworth avait le geste calme et efficace d'un homme de la campagne et, peu à peu, la haie retrouvait une allure civilisée.

— Il n'a pas le physique d'un lettré, murmura Matilda pour elle-même.

M. Wentworth ne portait pas de manteau alors même que quelques flocons isolés tombaient du ciel couleur de plomb. C'étaient d'ordinaire les soldats qui possédaient ce physique à la fois élancé et puissant ; et les cochers, cette capacité à ignorer les éléments.

Le balancement de la faux de M. Wentworth était fascinant, comme le récit cadencé d'un conteur émérite. Pourquoi lui avait-il offert un sanctuaire ? Elle était une demoiselle en détresse, à la porte de la mort, et il avait inventé un prétexte pour l'accueillir sous son toit.

Si Matilda avait tiré un enseignement de ces derniers mois, c'était que la chance avait toujours un prix, alors que la malchance ne coûtait rien. Néanmoins, même si son instinct lui soufflait de prendre ses petits pains beurrés et son gâteau et de s'enfuir, elle choisit de rester ici cette nuit.

Au matin, après avoir dormi à poings fermés dans un lit chaud et confortable, elle trouverait le courage de quitter cet endroit et de ne jamais y revenir.

— Ainsi, tu as exilé Duncan dans un comté perdu ? s'enquit Stephen Wentworth.

Quinn ne parut pas avoir entendu sa question. Il faut dire qu'il avait dans les bras le bébé, une poupée potelée qui s'appelait Artémis Ann Wentworth. La toute petite Artémis avait déjà deux grandes sœurs pour l'entraîner plus tard sur le chemin des bêtises, mais Stephen, en tant qu'oncle gâteux, avait l'intention de s'y employer lui aussi.

— Je n'ai exilé personne nulle part, finit par répondre Quinn. Prends le bébé.

Stephen se retrouva avec une quinzaine de livres de petite Wentworth souriante et baveuse sur les genoux.

— Bonjour, ma nièce. Si tu es gentille avec moi maintenant, dans une quinzaine d'années, je t'apprendrai à apprécier un bon cognac.

— Tu n'en feras rien, grommela Quinn en traversant la salle de jeux. Bon sang, combien de temps faut-il à une duchesse pour changer de robe ?

— Comme tu es mon frère unique..., commença Stephen en faisant sauter le bébé sur son bon genou.

À la vérité, ses deux genoux étaient bons. Le problème qui le clouait sur une chaise roulante la plus grande partie de la journée se situait plus bas, à mi-chemin entre son genou gauche et sa cheville.

— ... Jane te laisse le temps de débiter ton homélie sur les périls encourus par un jeune homme, acheva-t-il.

— Des conseils avisés que tu t'empresses de ne pas suivre, répliqua Quinn. As-tu prévu de rendre visite à Duncan durant ce voyage ?

À la seconde où Stephen cessa de faire sauter la petite fille, elle se mit à agiter les bras. Insatiable ! Une vraie Wentworth !

— Je n'ai pas été invité à Brightwell, répondit-il. Probablement parce que Duncan en a soupé de ma compagnie durant nos années de voyage en Europe.